

Remarques générales. — « En général, les plans de Massillon sont fort simples et ses divisions peu compliquées. Mais il possède à un haut degré l'art « d'amplifier son sujet en l'ornant »; ce qui, aux yeux de Cicéron, est le comble et la perfection de l'éloquence. Son style a d'ailleurs une richesse, une ampleur, une allure toute cicéronienne. L'heureux choix des mots, le nombre et l'harmonie des périodes cadencées avec art, la beauté et le naturel des images qui se présentent d'elles-mêmes sans affectation ni recherche, la facilité et l'abondance de l'expression, tout donne à ce style une grâce et une douceur inimitables. « Il a la même diction dans la prose que Racine « dans la poésie, » disait M^{me} de Maintenon. Aussi l'a-t-on appelé le *Racine de la chaire*. » (BLANLÉIL.)

Comme Bourdaloue, Massillon excellait à peindre les faiblesses du cœur, mais avec moins de force dans les preuves et moins de vigueur dans les pensées.

SAINT-SIMON (1675-1755).

Louis de Rouvray de Saint-Simon, né à Paris, se distingua d'abord dans les armes à Fleurus et à Nerwinde; mais, à vingt-sept ans, il quitta le service sous prétexte d'un passe-droit. Dédaigneux, frondeur, mécontent, « ne sachant pas tenir sa langue, » le duc de Saint-Simon ne fréquenta guère la cour que vers la fin du grand règne, et n'eut d'influence que sous le duc d'Orléans. A la mort de ce prince, il rentra dans la vie privée, et mit la dernière main à ses fameux *Mémoires* sur le règne de Louis XIV et sur la Régence.

Rien n'est vivant comme les scènes que Saint-Simon nous retrace dans son livre et les personnages dont il burine les portraits; mais il faut se défier de ses jugements, qui sont tous plus ou moins passionnés.

Son style est souvent incorrect; sa phrase est surchargée de mots; ses périodes sont entortillées: ce qui ne l'empêche pas d'être mordant, pittoresque, entraînant. « Il écrit à la diable pour l'immortalité, » a dit Chateaubriand.

Œuvres. — *Mort du grand dauphin*. — *Enfance du duc de Bourgogne*. — *Catalat*. — *Fénelon*.

IV^e ÉPOQUE : DIX-HUITIÈME SIÈCLE

« La littérature du xviii^e siècle, dit M. Villemain, s'était formée sous trois influences: la religion, l'antiquité, la monarchie de Louis XIV. De ces causes fort diverses et de l'élan spontané d'une nation jeune et forte, sortit cette grande école de goût et d'éloquence qu'on ne surpassera pas. Les influences qui dominent la littérature du xviii^e siècle sont, au contraire, la philosophie sceptique, l'imitation des littératures modernes (de la littérature anglaise particulièrement), et la réforme politique. »

Malgré l'importance que se donnent les gens de lettres, le xviii^e siècle est néanmoins en décadence sur le précédent. Les sciences agrandissent leur domaine; mais la poésie, l'éloquence, le drame, voient leur idéal s'abaisser; l'affectation de la forme cherche à déguiser la pauvreté du fond: c'est le siècle de l'antithèse, du faux brillant; de l'emphase. Voltaire lui-même ne cesse d'en gémir. « N'espérez pas rétablir le bon goût, écrivait-il. Nous sommes en tout dans le temps de la plus horrible décadence. Ah! quel siècle! quel siècle! Est-il possible qu'on soit tombé si vite du siècle de Louis XIV dans le siècle des Ostrogoths?... Jamais la raison n'eut plus d'esprit, et jamais il n'y eut moins de grands talents. » (Passim.)

POÉSIE

La poésie, au xviii^e siècle, dégénère tristement des grands originaux du xvii^e siècle; elle « n'est le plus souvent qu'un jeu d'esprit ou de sentiment, tantôt élégant, tantôt licencieux et immoral. Les petits vers, les épigrammes, les légers badinages abondent, mais l'inspiration fait défaut ». La haute poésie elle-même ne compte pas une « incontestable œuvre de génie ».

PRINCIPAUX POÈTES DU XVIII^e SIÈCLE

J.-B. Rousseau (1671-1741), né à Paris, débuta au théâtre par des comédies qui n'eurent pas de succès. Il s'adonna à la poésie lyrique et composa des *odes*, des *cantates*, — genre qu'il a introduit dans notre langue, — des *épîtres*, des *épigrammes* et des *poésies diverses*. Ses *Odes sacrées* lui ont mérité une place honorable parmi nos bons poètes lyriques.

Lamotte-Houdart (1672-1713), né à Paris, poète critique et auteur dramatique. Il s'essaya dans tous les genres « avec une confiance qui le trompait, dit la Harpe, et avec des succès qui durèrent le tromper encore davantage ». Les plus estimées de ses œuvres sont : *Inès de Castro* (tragédie), le *Magnifique* (comédie) et un recueil de *Fables*.

Prosper Jolyot de Crébillon (1674-1762), né à Dijon, fit son cours de droit; mais ses aptitudes le dirigèrent vers le théâtre plutôt que vers le palais. Il a composé de nombreuses tragédies, dont la plupart sont tombées dans un juste oubli. Les plus connues sont : *Atrée et Thyeste*, *Électre*, *Rhadamiste et Zénobie*. — Son ressort est la terreur, qu'il pousse jusqu'à l'atrocité, dans un style dur, incorrect et boursoufflé. « Corneille avait pris le ciel, Racine la terre, disait-il; il ne me restait que les enfers : je m'y suis jeté à corps perdu. »

Philippe Destouches (1680-1754), né à Tours, est un de nos meilleurs comiques du second ordre. Ses principales pièces sont : le *Glorieux* et le *Dissipateur*. — Ce poète manque de verve et de force comique, mais il est moral dans ses peintures, aisé dans son dialogue, élégant et correct dans son style.

Marivaux (1688-1763), né à Paris, s'exerça tour à tour dans le roman et la comédie, où il occupe une place à part. Il a composé de nombreuses pièces en prose, parmi lesquelles on cite encore le *Jeu de l'amour et du hasard*, les *Fausse confidences*, le *Legs*. — Le genre de Marivaux est tout l'opposé de celui de Molière. Celui-ci peint à grands traits les caractères et les ridicules; l'autre les analyse finement, mais d'une manière trop subtile.

Louis Racine (1692-1763), né à Paris, fils de l'illustre Racine, auteur d'un poème sur la *Grâce*, d'un autre sur la *Religion* qui est son principal titre de gloire, et des *Mémoires sur la vie de Jean Racine*, « qui sont un monument élevé par le meilleur des fils au plus digne des pères. » (D'ARSAC.)

VOLTAIRE (1694-1778).

François-Marie Arouet, né à Paris, fit ses études au collège Louis-le-Grand, dirigé par les jésuites. Leur éducation fut impuissante à corriger cette nature déjà pervertie par les mauvaises lectures et la fréquentation d'une société d'épicuriens où l'avait introduit l'abbé de Châteauneuf, son parrain. Du collège, le jeune Arouet passa aux écoles de droit; mais son goût pour les vers le ramena bientôt à la culture des lettres. Enfermé à la Bastille, en 1717, pour une satire contre le Régent, il en sortit bientôt et reçut de ce prince une gratification de mille écus. C'est alors que, « pour tromper le destin, » il prit le nom de *Voltaire*¹, et qu'il publia sa tragédie d'*Œdipe* (1718). Une dispute avec le duc de Rohan lui valut encore six mois de séjour à la Bastille (1726). Rendu à la liberté, il passa en Angleterre, mettant à profit les trois années qu'il y resta pour étudier la littérature anglaise et accroître sa fortune par des spéculations commerciales. Il revint en France, en 1729, avec la *Henriade* imprimée, les matériaux de son *Histoire de Charles XII* et le plan de plusieurs tragédies. A partir de cette époque, on le trouve successivement à Paris; à Cirey, en Champagne, chez M^{me} du Châtelet; à la cour de Versailles, avec le titre de gentilhomme ordinaire et d'historiographe du roi, et à Potsdam, en qualité de chambellan de Frédéric II (1750-53). S'étant brouillé avec le roi poète, il rentra en France et se fixa définitivement à Ferney, sur la frontière suisse (1758-78). C'est de là qu'il dirigea la campagne des philosophes contre le catholicisme, et qu'il lança pendant vingt ans, dans toute l'Europe, ses productions les plus immorales et les plus antireligieuses. Il se rendit à Paris, en 1778, pour assister à la représentation d'*Irène*, une de ses dernières pièces, et y mourut trois mois après son arrivée, « abandonné

¹ Anagramme de Arouet le Jeune (Arouet l. J. — u = v, j = i.)

de Dieu et des hommes, » ainsi qu'il le criait dans la terreur de son désespoir : c'est le témoignage du duc de Richelieu et de Tronchin, son médecin ordinaire¹.

Œuvres. — Les principaux ouvrages de Voltaire sont le poème de la *Henriade* (1728), les tragédies d'*Œdipe* (1718), de *Brutus* (1730), de *Zaïre* (1732), de la *Mort de César* (1732), d'*Alzire* (1736), de *Mahomet* (1742), de *Mérope* (1743), la comédie de *Nanine* (1749), l'*Histoire de Charles XII* (1730), le *Siècle de Louis XIV* (1751), l'*Essai sur les Mœurs et l'Esprit des nations* (1756), des *Lettres*.

La Henriade (1728).

Sujet. — Le sujet de ce poème est le siège de Paris, commencé par Henri III et achevé par Henri IV. Il se divise en dix chants.

LES HÉROS. — Les héros de la *Henriade* sont : les deux Henri (Henri III et Henri IV) ; Philippe de Mornay, financier de Henri de Navarre ; Mayenne ; d'Aumale, gouverneur de Paris ; Potier, président du parlement ; Jacques Clément, les reines Catherine de Médicis et Élisabeth d'Angleterre. — Sully est oublié.

Résumé. — I^{er} CHANT. — Henri III fait le siège de Paris ; il envoie secrètement Henri de Bourbon demander du secours à la reine d'Angleterre. Le héros essuie une tempête. Il relâche dans une île, où un vieillard lui prédit sa conversion et son avènement au trône.

II^e CHANT. — Henri de Bourbon raconte à la reine Élisabeth l'histoire des malheurs de la France ; il remonte à leur origine et entre dans le détail des massacres de la Saint-Barthélemy.

III^e CHANT. — Le héros continue l'histoire des guerres civiles. Mort de Charles IX. Règne d'Henri III. Bataille de

¹ Les adeptes de la philosophie : d'Alembert, Diderot, Marmontel, qui avaient empêché l'abbé Gauthier et M. de Tersac, curé de Saint-Sulpice, de voir le malade et de lui offrir leurs services, emportèrent son cadavre la nuit, dans une chaise de poste, et le conduisirent à l'abbaye de Scellières, dont M. Mignot, son neveu, était commandataire. Ils y annoncèrent que leur chef était mort en chemin, d'une manière très chrétienne. Le prieur, ainsi trompé, procéda à l'enterrement, avant d'avoir reçu la défense de l'évêque de Troyes, informé de cette manœuvre.

Coutras. Meurtre de Guise. Situation critique d'Henri III. Mayenne est le chef de la Ligue. Secours que promet la reine Élisabeth.

IV^e CHANT. — Le héros revient d'Angleterre, bat d'Aumale et fait changer la fortune. La Discorde vole à Rome pour y chercher du secours. Elle y trouve la Politique, revient avec elle, et anime les Seize contre le parlement.

V^e CHANT. — Le siège continue. La Discorde excite Jacques Clément. Le Fanatisme conduit ce parricide. Sacrifice des ligueurs aux esprits infernaux. Henri III est assassiné. Henri IV est reconnu roi par l'armée.

VI^e CHANT. — Les états de la ligue s'assemblent pour choisir un roi. Henri IV livre un assaut ; les états se séparent. Apparition de saint Louis à Henri IV.

VII^e CHANT. — Saint Louis transporte Henri IV au ciel et aux enfers, et lui fait voir dans le palais des Destins sa postérité et les grands hommes que la France doit produire.

VIII^e CHANT. — Le roi d'Espagne envoie au secours de Mayenne. Bataille d'Ivry.

IX^e CHANT. — La Discorde met tout en œuvre pour amoindrir le courage d'Henri IV. Mornay lui rappelle son devoir.

X^e CHANT. — Henri IV recommence le siège. La famine désole la ville. Le roi nourrit lui-même les assiégés. Le Ciel récompense enfin ses vertus. Paris lui ouvre ses portes.

Appréciation. — La *Henriade*, dont le plan rappelle celui de l'*Énéide*, est moins une épopée qu'une œuvre philosophique et satirique ; on y trouve toutes les humeurs, toutes les rancunes de Voltaire, qui vise bien plus à flétrir la ligue qu'à glorifier Henri IV. « Avec cette duplicité d'intention, dit M. Gérusez, nous n'avons ni unité d'action ni unité d'intérêt. A défaut d'ensemble, il faut donc nous contenter de morceaux brillants... Mais les beaux vers, si nombreux qu'ils soient, ne suffisent pas pour consommer un poème épique. Il faut une pensée unique et féconde, une intention droite, une foi sincère, le goût du merveilleux, le sentiment profond de la grandeur humaine et des beautés de la nature. Une épopée est un monde. La *Henriade* n'est donc pas une épopée... »

Zaïre (1732).

Sujet. — Le sujet de cette tragédie est un souvenir des croisades : une jeune chrétienne, sur le point d'épouser un musulman, retrouve son père et sa foi. Cette pièce est une imitation de l'*Othello* de Shakespeare.

PERSONNAGES. — *Orosmane*, soudan de Jérusalem, prétendant de Zaïre ; *Lusignan*, prince du sang des rois de Jérusalem, sa fille Zaïre et son fils *Nérestan*, captifs tous les trois du conquérant Saladin ; *Châtillon*, chevalier français ; *Fatime*, esclave du soudan, etc. — La scène est à Jérusalem.

Résumé. — ACTE I^{er}. — *Mise en liberté de cent prisonniers.* Zaïre fait confiance à Fatime de son futur mariage avec le soudan. Fatime lui rappelle qu'elle est chrétienne. Nérestan, qui avait obtenu la permission d'aller en France chercher sa rançon et celle de dix prisonniers, est de retour ; il demande à Orosmane la liberté de Zaïre, de Fatime et de dix chevaliers. Le soudan, touché de tant de générosité, lui en accorde cent ; mais ni Zaïre ni Lusignan ne seront du nombre.

ACTE II. — *Lusignan reconnaît ses enfants.* Zaïre veut donner à Nérestan un témoignage de sa reconnaissance ; elle obtient d'Orosmane la délivrance de Lusignan. Mis en liberté, celui-ci reconnaît ses enfants : Zaïre à une croix qu'elle a conservée, Nérestan à la cicatrice d'une blessure. Sa douleur est grande quand il apprend que sa fille est musulmane. Zaïre se jette au cou de son père et lui promet de se faire chrétienne.

ACTE III. — *Zaïre n'épousera pas Orosmane.* Nérestan va trouver sa sœur, lui annonce la mort de Lusignan, et lui conseille de se faire baptiser sans retard. Elle y consent, et jure de ne point épouser Orosmane. Bientôt celui-ci vient la prendre pour la conduire à la mosquée ; elle demande un délai et s'enfuit.

ACTE IV. — *Terrible situation de Zaïre.* Orosmane rencontre Zaïre et lui accorde un délai d'un jour. Sur ces entrefaites, Nérestan écrit à sa sœur de sortir par une porte secrète et de se sauver. Orosmane, qui a vu le billet de Nérestan, ne doute plus que ce chrétien ne soit un rival. Les mesures sont prises pour l'arrêter.

ACTE V. — *Fin tragique de Zaïre et d'Orosmane.* A la faveur des ténèbres, Zaïre se rend à l'endroit convenu et appelle son frère. Survient Orosmane, qui poignarde Zaïre. Nérestan est trainé auprès du cadavre de Zaïre. « Ah ! ma sœur ! » s'écrie l'infortuné frère. Orosmane reconnaît son erreur et se tue de désespoir.

Appréciation. — « Les caractères de Lusignan et de Nérestan sont des créations poétiques d'une beauté naturelle et profondément touchante. Zaïre et Orosmane manquent de couleur locale : aux sentiments qu'ils expriment, on croirait qu'ils ont fréquenté les salons du XVIII^e siècle. De plus, ce sultan, si généreux, si tendre, passe en un moment au dernier transport de la fureur sur la foi d'un billet, sur un soupçon qu'il n'éclaircit pas. »

SCÈNES PRINCIPALES. — Lusignan est rendu à la liberté (acte II, scène III). Nérestan obtient la permission de voir sa sœur (acte III, scène IV).

Alzire (1736).

Sujet. — La tragédie d'*Alzire* est toute d'invention. L'auteur, se reportant à l'époque de la conquête du Pérou, met en contraste les Espagnols civilisés et les Américains sauvages ; il oppose un idolâtre que la vengeance pousse au crime à un chrétien qui meurt et qui pardonne. — En dépit de ses préjugés, Voltaire rend ici un hommage sincère au christianisme.

PERSONNAGES. — *Don Gusman*, gouverneur du Pérou, et son père *Alvarez* ; *Zamore*, chef péruvien ; *Montèze*, autre chef péruvien, et sa fille *Alzire*, devenue chrétienne, etc. — La scène est à Lima.

Résumé. — ACTE I^{er}. — *Don Gusman demande la main d'Alzire.* En cédant le pouvoir à don Gusman son fils, le vieil Alvarez lui demande la liberté des esclaves arrêtés la veille sous les murs de la ville. Don Gusman ne peut refuser ; mais, en retour, il prie son père de lui obtenir la main d'Alzire, fille de Montèze. Alzire déclare qu'elle est fiancée à Zamore. Pour vaincre sa résistance, don Gusman lui fait accroire que Zamore a péri dans un combat.

ACTE II. — *Projet de vengeance de Zamore.* Alvarez rend la liberté aux prisonniers. Zamore est du nombre. Ayant

rencontré Montèze, qui ne lui donne que de vagues réponses touchant Alzire, Zamore conclut qu'elle est dans les fers, et il forme une nouvelle conjuration contre les oppresseurs de son pays.

ACTE III. — *Arrestation de Zamore*. Un des captifs délivrés par Alvarez demande à parler à Alzire; c'est Zamore. Alzire lui apprend que, le croyant mort, elle vient d'épouser don Gusman. On avertit que les ennemis marchent sur la ville. Don Gusman fait arrêter Zamore et vole aux remparts.

ACTE IV. — *Assassinat de don Gusman*. Alvarez supplie son fils de faire grâce à Zamore. Don Gusman suspendra seulement sa colère, c'est tout ce qu'il accorde. Mis en liberté par Alzire, qui lui conseille de sauver sa vie par la fuite, Zamore se rend au palais et assassine don Gusman.

ACTE V. — *Don Gusman pardonne à celui qui l'a frappé*. Le conseil condamne à mort Zamore et Alzire. Alvarez, chargé d'exécuter la sentence, offre le pardon à Zamore s'il veut se faire chrétien. Zamore préfère mourir. On apporte don Gusman. Il vient pardonner à son meurtrier.

Appréciation. — Cette pièce est une des meilleures du théâtre de Voltaire, quoique les incidents n'y soient pas toujours vraisemblables. Zamore personnifie le sauvage encore libre; Montèze, le sauvage dompté; Alvarez, la douce charité du chrétien; don Gusman, l'orgueil insolent du vainqueur et les triomphes de la foi.

SCÈNES PRINCIPALES. — Alvarez rend la liberté à Zamore (acte II, scène II). Héroïsme de Gusman (acte V, scène VIII).

Méropé (1743).

Sujet. — Le sujet de la tragédie de *Méropé* est le triomphe de l'amour maternel. Le roi de Messénie a été assassiné. Son fils le venge en tuant le meurtrier.

Euripide et le poète italien Maffei avaient traité le même sujet. Voltaire a beaucoup emprunté au dernier.

PERSONNAGES. — *Méropé*, veuve de *Cresphonte*, roi de Messénie, et leur fils *Égisthe*; *Polyphonte*, assassin de *Cresphonte*, tyran de Messène; *Narbas*, serviteur de *Cresphonte*, etc. — La scène est à Messène (Péloponèse).

Résumé. — ACTE I^{er}. — *Polyphonte aspire au trône*. Une confidente conseille à Méropé de faire valoir ses droits à la couronne; mais la reine ne soupire qu'après le retour du fils que *Narbas* a sauvé du massacre. *Polyphonte*, qui a su cacher son crime pendant quinze ans, aspire au trône; les vœux du peuple l'y appellent. Pour légitimer son usurpation, il demande la main de Méropé. Celle-ci refuse et revendique les droits de son fils. *Polyphonte* envoie des assassins à la recherche d'*Égisthe*.

ACTE II. — *Le prétendu meurtrier d'Égisthe*. Un jeune homme, accusé de meurtre, est amené au palais. Méropé, qui craint pour son fils, veut le voir et l'interroger elle-même. Il répond avec tant de candeur et de sincérité, qu'elle n'a pas le courage de le condamner. Cependant le bruit court qu'*Égisthe* est mort, et que l'assassin n'est autre que ce jeune étranger. En preuve, on apporte l'armure de la victime. Désespoir de la reine.

ACTE III. — *Méropé s'arme d'un poignard*. Heureusement *Narbas* arrive à point pour arrêter le bras de cette mère infortunée, qui, tout en croyant venger *Égisthe*, allait l'immoler, et lui faire connaître le vrai meurtrier de *Cresphonte*.

ACTE IV. — *La mère se trahit*. *Polyphonte* s'étonne que le meurtrier vive encore. Craignant que Méropé n'ait pénétré le mystère, il ordonne aussitôt à ses gardes de frapper la victime. Méropé ne peut plus se contenir: « *Barbares, leur crie-t-elle, il est mon fils!* »

ACTE V. — *Égisthe venge son père et affranchit sa mère*. Pour sauver son fils, l'infortunée Méropé consent à épouser l'assassin de son époux. *Égisthe* vient en aide à sa mère; le jour du mariage, il se rend au temple, et, avec la hache du sacrificateur, abat *Polyphonte* au pied de l'autel. La foule, après un moment d'hésitation, acclame le fils de ses rois.

Appréciation. — On s'accorde généralement à regarder cette pièce, dont l'amour maternel fait tout l'intérêt, comme le chef-d'œuvre de Voltaire. S'inspirant des anciens plutôt que de « ce goût frelaté et efféminé, introduit parmi nous¹ », il a eu soin

¹ Voltaire, *Lettre au prince royal de Prusse* (1732).

de ne pas altérer le caractère de Mérope, en mêlant à la tendresse maternelle des affections qui lui sont étrangères. Quant au style, peu s'en faut qu'il ne soit aussi négligé dans cette pièce que dans les trois œuvres qui précèdent. Un critique y a compté vingt-deux fois le mot *tyran*, quatorze fois le mot *monstre*, *affreux* et *triste* huit fois, *horrible*, *juste*, *victime*, encore davantage. « On trouve dans ses tragédies des exemples de toutes les qualités du style, force, douceur, délicatesse, coloris poétique. On y cherche un style. » (*Hist. de la littérature franç.*)

Principaux caractères. — Mérope n'est pas le type parfait de la mère; cependant elle en a les traits essentiels; son amour est vrai, naturel, héroïque même, dans la scène où elle dispute la vie de ce fils à la fureur du tyran, à qui elle ose dire :

Je suis sa mère. Hélas ! mon amour m'a trahie...
Tu peux, si tu le veux, m'accuser d'imposture ;
Ce n'est pas aux tyrans à sentir la nature.
Ton cœur nourri de sang n'en peut être frappé.
Oui, c'est mon fils, te dis-je, au carnage échappé.

Mais il est invraisemblable que, de sang-froid, une femme ose égorger même le meurtrier de son fils.

Égisthe soutient noblement sa double fortune; il ne s'abaisse pas à implorer la protection de Polyphonte, et ne le remercie pas de lui avoir épargné la vie.

Polyphonte est un traître et un ambitieux. Il a réussi à tromper le peuple par de belles paroles et l'expression de sentiments affectés; mais on s'explique difficilement que, depuis quinze ans, il ait passé aux yeux de tous pour le vengeur de ses propres victimes.

SCÈNES PRINCIPALES. — A la vue du tyran, Mérope dissimule (acte I^{er}, scène III). Interrogatoire du meurtrier (acte II, scène II). Polyphonte presse Mérope d'immoler Égisthe (acte IV, scène II).

Remarques générales. — « Comme on doit s'y attendre, l'influence de la philosophie contemporaine domine sur le théâtre de Voltaire; non seulement elle y jette ces tirades déclamatoires, ces vers à effet, applaudis au XVIII^e siècle et froids aujourd'hui comme des brûlots éteints, mais encore elle pousse

de plus en plus sur la pente où glissait déjà la tragédie française; elle le précipite dans l'abstraction. L'histoire, la couleur locale, les caractères individuels, s'effacent de plus en plus et laissent la scène à une intrigue idéale qui s'agit dans le vide, comme un problème de mathématique attendant sa solution. L'abstraction, qui est le vice de la philosophie et de la politique du XVIII^e siècle, éclate également dans son théâtre. Ses personnages sont des situations, tout au plus des caractères, presque jamais des hommes. » (J. DEMOGEOT.)

« Chez Corneille et Racine, le devoir et la passion avaient lutté et vaincu tour à tour, selon le point de vue particulier du poète; et l'un et l'autre spectacle avait eu son enseignement moral. Voltaire cessa de mettre la passion aux prises avec le devoir; il la peignit, le plus souvent du moins, en elle-même, et ne chercha d'autre effet que d'émouvoir... Le principe moral, triomphant dans Corneille, combattu par la passion dans Racine, apparut à peine sur le théâtre de Voltaire; de telle sorte que la tragédie française a été moins morale à mesure qu'elle est devenue plus pathétique. » (A. HENRY.)

Louis Gresset (1709-1779), né à Amiens, se fit connaître, à vingt-quatre ans, par le poème badin de *Vert-Vert*, où, sous prétexte de chanter les aventures d'un perroquet, envoyé par les visitandines de Nevers à leurs sœurs de Nantes, il fait une peinture malicieuse des occupations de ces religieuses. Ce conte fut suivi du *Lutrin vivant*, du *Carême impromptu*, de plusieurs *épîtres* et d'une comédie de caractère, le *Méchant*, « peinture fidèle, dit Villemain, de cette société du XVIII^e siècle sans âme et sans poésie. »

Lefranc de Pompignan (1709-1784), né à Montauban, quitta la charge de premier président de la cour des aides de cette ville pour cultiver la poésie. Son talent et surtout ses principes religieux lui méritèrent la haine de Voltaire et de quelques autres philosophes, qui l'accablèrent d'épigrammes et de calomnies. Il a laissé une tragédie de *Didon*, imitée de Virgile, des *odes*, des *épîtres*, des *poésies familières* et des *traductions de psaumes*. — Son *Ode sur la mort de J.-B. Rousseau* est un modèle de poésie lyrique.